

Après quarante-huit heures de fièvre, elle recouvra un peu de calme, et, surmontant tous les scrupules de son amour-propre de femme injustement accusée, elle écrivit à Sanchez la plus éloquente et la plus poignante lettre de tendresse. Son style fit plus d'effet que ses discours sur le marquis. Néanmoins, il ne parut point chez sa femme. Alors, avec une persévérance digne d'une sainte, sacrifiant tout à l'espoir de regagner le cœur de Sanchez, Clotilde, chaque jour, lui fit remettre une lettre.

Le tact exquis déployé par la jeune femme dans cette correspondance, l'éloquence persuasive de ses phrases simples et touchantes amenèrent petit à petit le marquis à se demander si il n'avait point été la dupe d'un infernal et habile stratagème. Il en vint à maudire sa vengeance et à espérer qu'elle n'aurait pas de suite.

La santé de Clotilde ne s'était point altérée d'une façon notable. Vingt fois, à la dérobée, le marquis l'avait suivie dans les promenades qu'elle faisait triste et seule, dans le parc. L'air noble et calme de la jeune femme, dans sa douleur résignée, avait également plaidé bien éloquemment sa cause. Tous ces incidents rapprochèrent d'elle Sanchez ; mais alors que n'écoulant plus que son ancien amour, il allait revenir à elle, une horrible anxiété l'en empêcha.

Clotilde échapperait-elle à la mortelle blessure de Muguet qui, depuis ce temps, avait disparu ? Ou allait-elle, d'un moment à l'autre, être atteinte par la première crise de la rage ? Voilà ce que se demandait sans cesse le marquis, implorant Dieu de faire un miracle pour sauver celle qu'il avait aimée et que malgré ses doutes affreux, il sentait qu'il aimait toujours.

Un matin, sous l'empire de cette horrible pensée, il alla trouver un médecin célèbre d'Amboise, nommé Caron. L'homme de l'art ranima son courage en lui affirmant qu'une personne mordue avait, au bout d'un mois à cinq semaines, presque la certitude complète d'échapper au terrible mal. Le marquis, qui lui avait demandé tous ces détails sous le simple prétexte d'étudier une question intéressante et sur laquelle il se proposait de faire un travail, le quitta enchanté. Mais sa joie ne devait pas être longue. En rentrant au château, Mme Firmin lui apprit que la marquise, prise d'un mal subit et que tous ses soins n'avaient pu calmer, s'était mise au lit dans la matinée.

Le premier mouvement de Sanchez, à cette nouvelle, fut de bondir jusque chez Clotilde ; mais il ne se sentit pas le courage. Il gagna sa chambre et s'y enferma. Alors commença pour lui le plus atroce des supplices qu'un homme puisse endurer. Les angoisses les plus poignantes vinrent l'assaillir. Il ne douta pas un instant que le mal de sa femme fût son ouvrage, et l'effroi paralysa ses membres et fit perler la sueur sur son front. Anéanti, il tomba dans un fauteuil, écoutant ce qui se passait au-dessus de lui, dans la chambre de Clotilde, avec une attention douloureuse et soutenue.

Pendant trois heures, il demeura ainsi sans mouvement, tour à tour agité par l'espoir de se tromper et la crainte de deviner juste. Puis, ressaisissant avec énergie tous ses griefs, il se mit à se promener à grands pas, en se répétant mille fois que le châtimement égalait le crime et que Dieu devait l'absoudre de l'avoir commis. Il l'aimait tant !... Il lui avait tout donné, son cœur, son âme et sa vie, et elle l'avait lâchement trahi, ajoutant le mensonge et une série de protestations lâches et viles au crime odieux qu'elle avait commis. Cette

femme, malgré son corps d'ange et sa tête de vierge, était la dernière des créatures, un reptile pour qui les supplices les plus grands étaient encore trop doux. Ainsi il raisonnait, se grisant dans sa haine pour ne point songer à ce qui se passait à quelques pas de lui.

Minuit sonna. Et, au moment où le dernier coup de cloche de la Frillière jetait dans l'air son lugubre son, un cri terrible, sorte de râle étranglé, strident et lamentable, ébranla le château. Sanchez s'arrêta terrifié, en jetant autour de lui des regards de flamme. Un second cri se fit entendre. Le marquis sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, et toute son énergie l'abandonna.

—Fuyons, dit-il ; elle se meurt, et, saisissant un poignard qui se trouvait à portée de sa main, pour se défendre contre d'imaginaires ennemis que la frayeur lui faisait craindre d'avance, il allait franchir le seuil de sa chambre, lorsqu'un carreau de la croisée, qui lui faisait face vola en éclats. Une main saisit l'espagnolette, la fit jouer du dehors ; puis cette croisée, qui donnait de plein-pied sur le jardin, s'ouvrit, et une femme masquée parut, se détachant sur l'ombre de la nuit.

—La magicienne ! s'écria le marquis, reconnaissant dans cette apparition inattendue le masque mystérieux du bal de la baronne de Lunéville.

—Ecoute-moi, Sanchez dit la jeune femme masquée, Clotilde va mourir de la plus horrible des morts ; c'est toi qui l'as tuée, car tu la croyais coupable, et pourtant ton crime t'épouvante et te fait horreur.

—C'est vrai... Eh bien ?

—Eh bien ! Clotilde est innocente !

—Ah ! c'est impossible !... Tu mens ! s'écria le marquis éperdu.

—Non pas... c'est au moyen d'un narcotique qu'on l'a enlevée endormie, et lorsque tu l'as entendue dire à Georges qu'elle l'aimait, c'était sous l'empire d'un sommeil magnétique.

—Grand Dieu ! Oh ! les infâmes, les infâmes !

—Et sais-tu qui a fait tout cela pour se venger de toi, Sanchez, l'assassin ? c'est moi ! ajouta la magicienne en se démasquant. Ne me reconnais-tu pas.

Sanchez hésita un instant, puis, après avoir enveloppé la femme démasquée d'un regard profond.

—Ah ! Luckmi... fit-il avec un cri terrible.

Et il se précipita vers elle en levant son poignard.

VIVRE POUR TUER.

Comment l'ancienne esclave qui aimait Dominique avait-elle échappé à la mort, comment était-elle devenue l'inconnue riche et puissante qui commandait à Schiba et aux bahis ? C'est ce qu'il importe d'expliquer.

Pendant le siège de Seringapatam, un major anglais nommé sir Edgard Sampton avait enlevé la femme d'un des principaux officiers du sultan de Mysore, Typoo-Sahib, et malgré toutes les recherches de Baxio-Sahib, l'officier s'appelait ainsi, et de son fidèle Khansaman Schiba, la belle Nahouâ et son amant avait réussi à échapper à sa juste colère.

Du moment où Baxio-Sahib acquit la conviction que Nahouâ et sir Sampton n'étaient plus à Seringapatam, à l'instigation de Schiba, aussi désireux que son maître de punir le major, le chef cipaye réalisa sa fortune et quitta le Mysore avec son khansaman, dans le but de trouver le ravisseur et lui faire payer cher son crime.

Schiba entretenait la haine de Baxio avec une con-